

entrecoupées de sanglots, dont saint Paul eut la révélation : « aux jours de sa Chair mortelle, Jésus offrait ses prières et ses supplications à Celui qui le pouvait sauver de la mort et il les offrait avec de véhémentes clameurs et des torrents de larmes ».

## LE MARDI SAINT

I. — Quand, le lendemain matin, Jésus et ses Disciples descendirent le mont des Oliviers pour rentrer dans Jérusalem, ceux-ci virent en passant le figuier desséché jusque dans ses racines<sup>1</sup>. Le miracle, la veille, avait été instantané, ainsi que le dit saint Matthieu, mais ne s'arrêtant pas alors devant l'arbre, ce n'est que le lendemain que les douze virent l'effet de la divine malédiction. Ils en demeurèrent si frappés que Pierre interpella le Sauveur. *Maître, le figuier que vous avez maudit, le voilà séché<sup>2</sup> !* La stupéfaction de ses apôtres montrait à Jésus que l'enseignement avait porté coup et que son apparente faiblesse ne voilait plus à leurs yeux ses réels pouvoirs. Il s'en tint là, et sans répondre à Pierre sur le miracle du figuier, il lui découvrit une merveille plus grande encore dont lui-même et les autres Disciples seraient l'objet. La puissance dont il venait de leur donner une si éclatante preuve deviendrait la leur, et plus grande encore. Non seulement, ils pourraient, armés d'un pouvoir divin, dessécher un figuier jusqu'à ses racines, mais bouleverser la nature, renverser les montagnes, étendre sur toutes les créatures

<sup>1</sup> Marc., XI, 19, 20.

<sup>2</sup> Marc., XI, 21, Matt., XXI, 20.

une puissance irrésistible. *En vérité, dit-il, si vous avez la foi et que vous n'hésitez pas, non seulement vous dessécherez un figuier, mais vous direz à cette montagne : déracine-toi et jette-toi dans la mer; aussitôt elle s'y jettera<sup>1</sup>.* Ils expérimentèrent plus tard la vérité de cette promesse, et si nous ne lisons pas qu'ils aient précipité des montagnes dans la mer, ils firent, à la lettre, éclater de plus grandes merveilles que celles opérées par leur Maître. L'ombre seule de Pierre passant sur les malades les guérissait ; les linges qui avaient touché Paul suffisaient à opérer des miracles, et quand il le fallut, Pierre d'une parole foudroya Ananie et Saphire, et Paul livra au démon comme à un bourreau l'incestueux de Corinthe.

Cette transmission de pouvoirs n'était pas ce que Jésus avait le plus à cœur d'annoncer aux Douze, mais la source et les conditions mêmes de ces pouvoirs. L'homme n'est puissant que par la foi, la prière, la charité. Tout devient possible à celui qui croit, même le miracle, si Dieu le juge nécessaire. Tout est possible surtout dans l'ordre de la sanctification et du salut. Il n'est pas une plante vénéneuse ou stérile, pas un vice, pas une habitude mauvaise, qu'armés de la foi nous ne puissions faire périr dans notre âme. Le démon, dont le monstrueux orgueil s'élève comme une montagne au-devant de nous, ne résistera pas un instant à l'empire de la foi, quand cette foi sera accompagnée d'une confiante prière. *Je vous le déclare, tout ce que vous demanderez dans la prière, croyez que vous l'obtiendrez et vous l'obtiendrez<sup>2</sup>.* Objecterez-vous : j'ai

<sup>1</sup> Matt., XXI, 21, 22. Marc., XI, 22, 23, 24.

<sup>2</sup> Marc., XI, 24.

prié et n'ai rien obtenu ? Peut-être avez-vous demandé des faveurs temporelles que Dieu dans sa sagesse voyait plus préjudiciables qu'utiles. Peut-être aussi que votre prière manquait des qualités qui rendent la prière efficace, par exemple la charité. Quelle confiance pouvez-vous mettre en Dieu quand vous vous présentez à lui le cœur ulcéré par quelque haine fraternelle ? Quel crédit espérez-vous avoir avec vos acrimonies et vos rancunes, auprès de Celui qui est miséricorde et Charité ? *Lorsque vous vous disposez à prier, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez-lui, afin que votre Père qui est dans les cieux, vous pardonne aussi vos offenses. Et si vous ne pardonnez pas, votre Père qui est dans les Cieux ne vous pardonnera pas non plus vos péchés*<sup>1</sup>.

II. — En conversant ainsi Jésus et ses Disciples entrèrent dans Jérusalem et montèrent au Temple<sup>2</sup>. Le Sauveur commençait à peine à enseigner la foule, quand une députation l'aborda. Nous avons vu comment, la veille, les Pharisiens s'étaient retirés et rassemblés pour concerter un plan d'attaques<sup>3</sup>. Il s'agissait d'arracher à Jésus quelque parole dont on put faire un acte d'accusation ; il leur semblait avoir trouvé le piège, et ils venaient le tendre devant Celui qu'ils voulaient perdre. *Les Pharisiens envoyèrent, mêlés aux Hérodiens, quelques-uns de leurs Disciples qui, feignant la sainteté, lui tendraient des pièges par leurs questions insidieuses afin de le livrer aux magistrats et*

<sup>1</sup> Marc., XI, 25, 26.

<sup>2</sup> Marc., XI, 27. Matt., XXII, 15.

<sup>3</sup> Luc., XIX, 47, Matt., XXII, 15. Marc., 12.

*au pouvoir du gouverneur*<sup>1</sup>. La composition seule du groupe qui aborda le Sauveur montre la perfidie de la machination. Les Pharisiens de marque étaient trop connus du Sauveur pour ne pas éveiller ses soupçons, ils lui envoient des sous-ordres stylés par eux et peu connus. Et ils les mêlent aux Hérodiens qu'ils méprisent et détestent, mais qui peuvent servir leurs plans. Les Hérodiens sont les partisans avérés de Rome ; les Pharisiens passent aux yeux du peuple pour les défenseurs de l'autonomie Juive et les ennemis de César : la question posée à Jésus sera telle que quelque réponse qu'il y fasse il tombera ou sous la vengeance de Rome, comme conspirateur, ou sous la malédiction du peuple comme partisan du pouvoir étranger qui l'opprime. A leurs premières paroles ils se font voir ce qu'ils sont, des fourbes. *S'étant approchés de Jésus ils lui disent : Maître, nous savons que vous êtes vrai, que vous enseignez la voie de Dieu en toute vérité, que vous ne vous inquiétez de qui que ce soit et que vous ne considérez jamais la qualité des personnes*<sup>2</sup>. Voilà le flatteur qui ne nous couvre de fleurs que pour mieux nous perdre, qui nous hait et médite d'autant plus notre ruine qu'il nous loue avec plus d'exubérance. Que de fois les Pharisiens ont jeté au Christ les plus ignobles injures ! C'est un « séducteur », c'est un « perturbateur », c'est un « démoniaque », c'est un ignorant charpentier, et que peut-il savoir lui qui n'a rien appris ? Mais ici c'est un « Maître » et l'on s'incline devant son indiscutable autorité ; c'est un docteur dont la science est infaillible, c'est un grand caractère, c'est un homme

<sup>1</sup> Luc., XX, 20. Marc., XII, 27. Matt., XXII, 15, 16.

<sup>2</sup> Luc., XX, 21, Matt., XXII, 16. Marc., XII, 13, 17.

à l'incorruptible vertu... « Vous ne considérez jamais la qualité des personnes ; » fut-ce celle de César, vous saurez témoigner, s'il le faut, contre lui. Et ils ont eu soin d'amener avec eux des Hérodiens qui iront aussitôt le dénoncer au Procureur. *Dites-nous donc ce qu'il vous semble : est-il permis, oui ou non, de payer le tribut à César* <sup>1</sup> ? Voilà l'embuche admirablement dressée et à laquelle il sera impossible à Jésus d'échapper, car s'il opine contre le paiement de l'impôt, c'est un révolté dont Rome se venge ; s'il conseille de s'acquitter envers Rome, c'est un anti-patriote qui tombe sous l'animadversion du peuple.

Pauvre astuce humaine devant la sagesse d'un Dieu ! Jésus répond d'abord à leur pensée secrète et perverse et montre à la foule qu'il connaît le piège qu'on lui tend. *Hypocrites, leur dit-il, pourquoi me tentez-vous* <sup>2</sup> ? L'heure n'est plus aux ménagements, le peuple doit se désabuser de la fausse sainteté des chefs qui l'entraînent, et Jésus les flétrit sous l'épithète infamante d'« hypocrites ».

Avec une aisance égale à sa sévérité il dénoue leur trame. *Montrez-moi la monnaie du tribut, que je la voie* <sup>3</sup>. On trouva précisément dans la foule un denier romain portant l'effigie : TIBÈRE, FILS DU DIVIN AUGUSTE. Ils le présentèrent à Jésus. Eux-mêmes venaient d'être forcés de donner la réponse, qui selon leur complot devait perdre Jésus. La monnaie dont ils se servaient était à l'effigie des Empereurs Romains, ils reconnaissaient donc la domination romaine ; leurs

<sup>1</sup> Matt., XXII, 17. Marc., XII, 14. Luc., XX, 28, 33.

<sup>2</sup> Matt., XXII, 18. Marc., XII, 15. Luc., XX, 23.

<sup>3</sup> Matt., XXII, 19-20. Marc., XII, 15-16. Luc., XX, 24.

contrats et leurs transactions se faisaient sous l'égide de ce pouvoir étranger ; et alors de quel droit pouvaient-ils se soustraire à l'impôt ? Acceptant les bénéfices de ce pouvoir, comment en répudiaient-ils les charges ? *Rendez donc à César ce qui est à César* <sup>1</sup>. Jésus-Christ consacrait pour toute la durée des siècles la légitimité, le pouvoir, les droits, des gouvernements. Il renfermait dans un mot la doctrine que son apôtre Paul devait plus tard développer dans son épître aux Romains.

Mais, si Jésus fixait les droits de César, il assignait la limite à ces droits en ajoutant ; *et rendez à Dieu ce qui est à Dieu* <sup>2</sup>. Au pouvoir civil l'impôt et les services qui lui sont dûs : à Dieu l'âme, la conscience et la Loi. Tant que le pouvoir civil légifère en harmonie avec la Loi divine, nous lui devons obéissance. Quand ses ordonnances froissent la conscience en contredisant les lois de Dieu et de son Église, nous refusons toute soumission et nous disons avec les Apôtres : « Voyez vous-mêmes s'il ne faut pas plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes » ?

Les Pharisiens furent si frappés d'une telle sagesse qu'ils ne lui purent refuser leur admiration. Mais, en même temps confus de leur défaite ils se retirèrent <sup>3</sup>.

III. — Voici venir d'autres contradicteurs <sup>4</sup>, mais eux, les Saducéens, nous offrent une physionomie toute différente. Ils viennent plutôt en curieux qu'en tentateurs ; ils ont vu les nombreuses déconvenues des Pharisiens, et ils veulent s'essayer eux-mêmes avec ce Sage qui

<sup>1</sup> Luc., XX, 25. Matt., XXII, 21. Marc., XII, 17.

<sup>2</sup> Luc., XX, 25. Matt., XXII, 21. Marc., XII, 17.

<sup>3</sup> Matt., XXII, 22.

<sup>4</sup> Matt., XII, 23. Marc., XII, 18. Luc., XX, 27.

trouve réponse à tout. Ennemis des Pharisiens, les Saducéens sont les épicuriens de Judée, pour lesquels la vie présente est tout, l'avenir une chimère, la résurrection une fable, et qui n'ayant d'espérance que dans le moment présent y enferment leurs vues et en prétendent épuiser les jouissances. Ils se moquent des observances Pharisaïques, n'admettent comme Bible que le Pentateuque, et, ne reconnaissant que Moïse, répudient l'enseignement des Prophètes.

Ils savent que Jésus parle constamment « d'un royaume des Cieux », d'une vie future, d'une résurrection des corps, et ils entendent lui montrer l'inanité de sa doctrine. Ils ont pour cela forgé une histoire et ils comptent bien, avec elle, réduire le Maître au silence. *Maître, Moïse a écrit dans notre Loi : Si un homme meurt sans laisser d'enfants, que son frère épouse sa femme et suscite des enfants à ce frère. Or, il y avait chez nous sept frères, et le premier s'étant marié est mort, et, n'ayant pas d'enfants, il a laissé sa femme à son frère. De même le second et le troisième jusqu'au septième. Et après tous les autres la femme est morte aussi. A la résurrection de qui des sept sera-t-elle la femme ? Car elle l'a été de tous*<sup>1</sup>.

Comme on renverse d'un seul effort un édifice ruineux, ainsi fait Jésus-Christ du raisonnement des Saducéens. *Vous vous trompez*, leur répond-il, et *beaucoup*<sup>2</sup>. Et d'où venait leur méprise ? D'une double ignorance. Dieu a parlé au monde, il a daigné instruire l'homme, sa créature, il lui « a enseigné toute vérité ». Plusieurs conclusions s'imposent qui sont toutes d'une

<sup>1</sup> Matt., XXII, 24-25-26-27-28. Marc., XII, 19, 23. Luc., XX, 28-33.

<sup>2</sup> Marc., XII, 27. Matt., XXII, 29.

importance capitale. La première est que l'Écriture ayant Dieu pour auteur ne peut jamais nous induire en aucune erreur. Elle peut renfermer des mystères, creuser des abîmes, se voiler d'obscurités redoutables : « qui est semblable à Dieu » ? Qui a pénétré dans les profondeurs de la pensée Divine ? Quelle raison créée est adéquate à la Raison Infinie ? Dieu donc aura toujours raison contre nous, et sa Parole, qui pourra contenir des mystères, ne renfermera jamais d'erreurs. Une autre conclusion suit celle-ci. C'est dans l'Écriture, interprétée par l'Église que nous devons chercher la vérité sur les grands problèmes de nos destinées. Là où la raison humaine se tait impuissante, l'Écriture parle un langage révélateur. Par Elle nous savons notre origine, notre foi, le but de notre vie présente et les conditions posées à notre éternelle vie. Nous savons que le monde que nous habitons n'est pour nous qu'un lieu de passage, et qu'un monde supérieur nous attend. Et dans ce monde Dieu fera pour nous « toutes choses nouvelles ». « La mortalité sera dévorée par la vie » et nos conditions d'existence seront tout autres que celles qui nous régissent actuellement. Connaître l'Écriture, c'est-à-dire l'ensemble des Révélations faites au monde par Dieu, c'est tout savoir. Mais aussi l'ignorer ou la méconnaître c'est se condamner aux ténèbres de l'ignorance ou aux fausses données et aux méprises de l'erreur. Ce qui fait dire à Jésus-Christ s'adressant aux Saducéens : *Vous vous trompez et beaucoup par le fait de votre ignorance des Écritures*<sup>1</sup>. Et il ajoutait signalant la seconde cause de nos erreurs : *Vous vous trompez en vous méprenant sur la puissance de Dieu*<sup>2</sup>. C'est la

<sup>1</sup> Marc., XII, 27. Matt., XXII, 29.

<sup>2</sup> Marc., XII, 27. Matt., XXII, 29.

plus universelle cause de nos doutes et de nos négations. Nous mesurons la puissance de Dieu à la nôtre, et ce que nous ne pouvons faire, nous le déclarons follement impossible, même à Dieu! Qu'a coûté à Dieu la création du monde? Que lui coûtent son maintien et son gouvernement? Dieu transforme les êtres avec la même facilité qu'il les tire du néant, et s'il lui plaît de briser son œuvre pour la refaire sur un plan nouveau et avec une magnificence plus grande, qui limitera la puissance de son action? Lui qui a fait jaillir notre être du néant, que peut lui coûter la résurrection de notre chair, alors même qu'elle sera devenue une poussière insaisissable? Qui l'empêchera de substituer à nos générations douloureuses une toute puissante immortalité?

Cessons donc « de nous tromper, en ignorant l'Écriture et en méconnaissant la puissance de Dieu, » comme le faisaient les Saducéens.

S'il se fut agi des Pharisiens et de leur orgueilleuse mauvaise foi, sans doute le Sauveur se fût retiré après ces derniers mots, ne daignant pas donner à des incorrigibles des lumières dont ils ne faisaient plus qu'abuser. Il en agit autrement avec les Saducéens qui péchaient plus par fatuité que par malice; il les éclaira, et, non content de dénouer la difficulté qu'ils lui proposaient, il leur prouva par surcroît la réalité de la résurrection des corps dans une vie future. L'état futur n'est nullement semblable à l'état actuel, où l'homme périssable doit se survivre dans une postérité, et où la génération, pour elle le mariage, sont les conditions essentielles de la vie du genre humain. Dans l'autre vie l'immortalité dont est dotée la créature rend inutile l'acte générateur; le mariage n'a plus sa raison d'être et Dieu en remplace es fugitives jouissances par d'autres délices d'un ordre

et d'une intensité infiniment supérieurs. Notre monde connaît à peine une goutte des plaisirs accordés à la nature; au ciel « C'est le torrent des divines voluptés » qui inondera sur les bienheureux Elus.

*Vous vous trompez donc beaucoup parce que vous ne comprenez ni les Écritures ni la puissance de Dieu. Les enfants du siècle présent prennent des épouses ou sont donnés en mariage. Mais ceux qui seront jugés dignes du siècle à venir, à la résurrection des morts, ne prendront point, les uns des femmes, les autres des maris, car ils ne pourront plus mourir*<sup>1</sup>.

L'état futur, tout en conservant la réalité de la chair, en aura dépouillé les conditions actuelles. L'âme ici-bas unie au corps en subit les défaillances et n'en partage que trop souvent les grossiers instincts. Les passions basses lui apportent leur écume et lui font ressentir des émotions honteuses. Rien de ces scories ne demeure dans la cité des Justes : *Ils seront comme les anges de Dieu*<sup>2</sup>. Vivant d'immortalité ils n'auront que faire des moyens actuellement en œuvre pour maintenir et perpétuer la vie. Pas plus que les anges ils ne seront sensibles aux voluptés de la chair, car leur chair glorifiée, purifiée, spiritualisée, ne les empêchera plus de reproduire en eux-mêmes la parfaite image du Dieu qui est Esprit : *Ils seront donc les enfants de Dieu parce qu'ils seront les enfants de la résurrection*<sup>3</sup>.

Mais cette résurrection est-elle une réalité? Les Saducéens la niaient, Jésus-Christ la leur prouve. Le Sauveur eût pu sans doute leur évoquer bien d'autres preuves,

<sup>1</sup> Marc., XII, 25. Luc., XX, 34, 35, 36. Matt., XXII, 30.

<sup>2</sup> Matt., *Id. Id.* Marc., XII, 25. Luc., XX, 36.

<sup>3</sup> Luc., *Id. Id.*

ou du moins les appeler au témoignage d'une foule d'autres passages de l'Écriture, mais comme ils ne reconnaissent que le Pentateuque de Moïse, c'est là que leur incrédulité doit être confondue.

Pour Dieu comme pour nous le néant est non avvenu, nous ne songeons pas à l'invoquer, ni à revendiquer avec lui une relation quelconque. Se dire le père d'êtres qui n'existent pas serait une extravagance qu'il y aurait sacrilège à prêter à Dieu. Or Dieu, continuellement, en toute circonstance, se dit le « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. » Ils vivent donc et le néant ne les a pas dévorés ? Car si Dieu les évoque c'est qu'ils sont présents devant Lui. Nous ne mourons donc pas dans le vrai sens du mot, si ce mot voulait dire anéantissement. Sans doute pour un temps et comme punition du péché, notre âme se sépare du corps et ce corps se dissout dans la tombe, mais il s'y dissout pour renaître, comme le grain de froment que nous confions à la terre. « Je ne mourrai pas, s'écriait David, je vivrai. » Je ne vivrai pas seulement selon mon âme, je vivrai éternellement tel que Dieu m'a créé âme et corps unis ensemble. Ce n'est pas comme un être amoindri et mutilé que Dieu m'admettra dans la gloire ; je ne serai pas, dans la splendeur de ma récompense, inférieur à ce que je suis dans l'exil et durant le temps de l'épreuve. *Quant à la résurrection des morts, Moïse lui-même l'enseigne. N'avez-vous pas lu dans le Livre de Moïse, comment au buisson ardent Dieu lui dit ainsi qu'à vous : « Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob ? » Or Dieu n'est point le Dieu des morts, mais des vivants. Vous êtes donc grandement dans l'erreur* <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Matt., XXII, 31, 32. Marc., XII, 26, 27. Luc., XX, 37, 38.

Autant la négation de la vie future est désolante, nous enlevant toute espérance, tout but à notre vie, et nous livrant sans secours aux douleurs qui nous oppressent ; autant le dogme de la résurrection et de la future existence renferme pour nous de joie et de triomphe. Le peuple Juif croyait à l'au-delà, et les Saducéens n'étaient au milieu de lui que les enfants perdus du matérialisme, dont les désolantes négations froissaient sa foi nationale. Aussi ce fut avec des transports d'admiration et de joie qu'il entendit le Sauveur la réfuter si victorieusement. *Le peuple en l'entendant demeurait émerveillé de cette doctrine* <sup>1</sup>. Pour un moment, les Scribes eux-mêmes furent subjugués par une si divine sagesse et ne purent retenir un cri : *Maitre, vous avez bien dit* <sup>2</sup> ! Quant aux Saducéens, comme ils n'avaient rien à opposer à une aussi impérieuse logique, *ils n'osèrent plus lui poser de questions* <sup>3</sup>.

IV. — Si les Saducéens se retirèrent sans plus oser revenir, il n'en fut pas de même des Pharisiens dont l'orgueil résistait à toute défaite, comme leur malignité à tout bienfait. Ils s'assemblèrent pour mettre en commun leur fourberie et dresser au Sauveur de nouveaux pièges <sup>4</sup>. Leur malice se montre dans le choix qu'ils font de leur délégué : c'est un des Scribes qu'a émerveillés la sagesse du Sauveur réfutant les Saducéens et qui viennent de s'écrier : « Maitre, vous avez bien dit <sup>5</sup> : » La question posée par une telle bouche perdra toute apparence de perfidie, Jésus s'y laissera prendre

<sup>1</sup> Matt., XXII, 33.

<sup>2</sup> Luc., XX, 39.

<sup>3</sup> Luc., XX, 40.

<sup>4</sup> Matt., XXII, 34.

<sup>5</sup> Marc., XII, 28.

aisément et leur donnera l'occasion ardemment cherchée de l'accuser d'impiété devant le peuple.

Jésus-Christ ne cessait sans doute d'agir et de parler en Dieu ; dans les occasions les plus solennelles il avait affirmé sa Divinité, mais quand les Pharisiens le poursuivaient de leurs tentatives perfides, quand ils prétendaient le forcer à dire : « Je suis Dieu, » pour s'emparer du mot et ameuter le peuple, Jésus sans prononcer le mot prouvait la chose. Ici, en lui demandant l'exposé du plus grand des Commandements qui est celui d'aimer Dieu, ils comptent que Jésus réclamera pour lui-même l'amour suprême dû à Dieu.

Telle est la mission dont ils chargent le scribe.

Qu'était ce Scribe et dans quelles dispositions abordait-il le Sauveur ? Dans saint Matthieu c'est un tentateur perfide <sup>1</sup>, dans saint Marc c'est un admirateur enthousiaste qui mérite une bonne parole de la bouche du Sauveur <sup>2</sup>. Ce scribe fut les deux successivement. Venu dans une intention pharisaïque, il fut à ce point gagné par la sagesse du Sauveur qu'il reçut avec docilité et joie son enseignement.

Il était en effet bien doux et bien sublime cet enseignement ! *A la question du Scribe : Maître, quel est le plus grand commandement de la Loi ? Jésus lui répondit : Ecoute, O Israël, le Seigneur ton Dieu est le seul Dieu, et tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit, et de toutes tes forces : tel est le premier et le plus grand commandement* <sup>3</sup>.

Jésus, négligeant le piège que lui tendaient ses enne-

<sup>1</sup> Matt., XXII, 35.

<sup>2</sup> Marc., XII, 28, 32, 34.

<sup>3</sup> Marc., XII, 29-31. Matt., XXII, 37-39.

mis, élève le monde au point le plus sublime de sa destinée. Les créatures inférieures glorifient Dieu, mais ne sont pas admises à l'ineffable honneur de le connaître et de l'aimer. L'homme seul avec l'Ange a reçu en partage une aussi excellente destinée, et Dieu en le créant lui a donné tout ce qui était nécessaire pour la remplir. Il a un cœur qui tressaille, une âme qui raisonne, un esprit dont tous les actes sont produits et dirigés par l'amour, une énergie et des forces qui le poussent, quand il aime, au plus sanglant héroïsme. Cœur, âme, esprit, force : Voilà notre être et ce que nous devons consacrer au premier et au plus excellent des amours. *De tout ton cœur*. Tel est le premier effet de l'amour : il remue, il secoue délicieusement toute la partie sensible de notre être, il produit en nous de suaves tressaillements, et du sommet de l'âme où il se forme, l'amour se répand jusque dans la chair pour l'embaumer de ses parfums enivrants. Le Psalmiste s'écrie : « O Dieu, mon Dieu ! je me réveille en vous, dès l'aurore, mon âme a soif de vous, et de mille manières ma chair marque son amour par ses tressaillements. » On voit les Saints ivres d'amour, se répandre dans la campagne et parler à tous du divin objet qui les captive. La Bien-aimée des Cantiques apparaît languissante sous l'étreinte de l'amour, et demande à tout ce qu'elle rencontre où réside Celui qu'elle aime. Ainsi s'enflamme le cœur qui aime Dieu. *De toute ton âme*, ajoute Jésus, rappelant dans ses termes mêmes la grande Loi de l'amour donné primitivement au monde. Alors même que notre cœur, trop faible ou trop froid, ne ressentirait pas les sublimes secousses de l'amour, rassurons-nous ; voici notre âme, la partie haute de notre être, et là peut toujours naître, s'accroître et régner le céleste amour. L'âme raisonne,

elle voit les pressants motifs d'aimer Dieu, et comment Dieu avant tout autre et plus que tout autre peut et doit être aimé. O mon âme, je t'adjure de rentrer en toi-même et d'y réfléchir. Comment pourrais-tu ne pas aimer Dieu, puisque tu aimes jusqu'à la passion, jusqu'à l'ivresse, tout ce qu'est Dieu, alors même que les créatures ne te le présentent qu'en pâles et fugitifs reflets ? Si la vision d'une beauté terrestre fait naître en toi un invincible amour, Dieu est la Beauté. Si les sublinités de l'intelligence te transportent, si les magnanimités du sentiment te ravissent, où trouver comme en Dieu ces perfections ? La gloire te séduit-elle ? Il est la Gloire. La splendeur émerveille-t-elle ton regard ? Dieu est l'éternelle et inextinguible Splendeur. Réfléchis donc, ô mon âme, aime Dieu parce qu'en Lui tout est aimable, tout respire et provoque l'amour. Comment n'aimerions-nous pas Dieu, nous qui aimons les créatures dont les charmes sont en Dieu comme la goutte d'eau dans l'Océan, comme le rayon dans l'astre ? Nous aimons jusqu'à l'animal que notre main caresse doucement, jusqu'à la fleur qui nous sourit et nous embaume, et l'Être souverainement parfait qui a tout conçu et tout exécuté, de qui seul tous les êtres tirent leurs attraits empruntés, nous ne l'aimerions pas ! La moindre avance d'une créature nous émeut. Savoir que nous sommes aimés d'elle nous remue délicieusement ; sa voix nous fait tressaillir, un témoignage de son affection, quelque frêle souvenir, nous est plus précieux que l'or et le diamant. Et que serait-ce si pour venir à nous cette créature avait franchi mille obstacles ! Que serait-ce si elle s'était pour nous dévouée jusqu'à l'effusion de son sang et si nous lui devions, avec la vie, l'opulence, la sécurité et le bonheur ? Que serait-ce si cet être, généreux au point

de se sacrifier pour nous, aimable et beau au point de nous ravir, désirait, demandait, et pour ainsi dire, mendiait notre amour ? Or Dieu est tout cela et a fait tout cela. Et si l'aurole de la souffrance, les poignantes émotions de la mort sont nécessaires aux effusions de l'amour, c'est un Dieu souffrant et mourant, c'est un Bien-aimé « Homme de douleurs » qui s'offre à nous et sollicite une priorité de choix et de dilection. Aimons donc « de toute notre âme. » Aimons *de tout notre esprit*. L'« esprit », l'intelligence est en nous le siège du gouvernement. L'activité y a sa source, les actes leur direction ; il est donc indispensable que nous aimions Dieu « de tout notre esprit. » Quand on aime on pense à l'objet aimé, et plus la pensée devient intense et fréquente, plus elle entretient et augmente l'amour. Nous ne pensons presque jamais à Dieu ? Rien n'évoque en nous sa présence ? Rien n'éveille son souvenir ? Oh ! c'est que nous n'aimons pas Dieu, ou que nous l'aimons bien faiblement, car si nous l'aimions, sans cesse il se présenterait à notre pensée. Voulons-nous aimer Dieu ? Méditons, réfléchissons, prions. Plus notre esprit s'occupera de Dieu, plus notre cœur s'enflammera d'amour pour Lui. Qu'est-ce encore qu'aimer Dieu « de tout son esprit ? » Rechercher soigneusement ce qui lui plaît ; épier jusqu'à ses désirs ; mais surtout s'attacher à ses volontés pour les remplir. « Celui qui observe mes Commandements, c'est celui-là qui m'aime. » Le propre de l'amour est d'unir. « Celui qui adhère au Seigneur, dit l'apôtre, se fait un même esprit avec Lui. » Conformons-nous donc en tout aux pensées, aux sentiments, aux volontés de Dieu, si nous voulons l'aimer « de tout notre esprit. » Aimons ce qu'il aime, haïssons ce qu'il hait, détournons-nous de ce qui lui déplaît, portons-